

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 5 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Tante, dit-elle d'une voix douce et faible.
—Ma chérie ?
—Quelle heure est-il ?
—Il est six heures.
—Seulement six heures, murmura-t-elle, comme cela s'écoule lentement.

Elle sembla réfléchir, puis :
—Combien crois-tu qu'il faille de temps pour que Julien parvienne à Bracieux ?

—Mais tu connais le chemin aussi bien que moi, mon enfant.

—Je ne sais plus. J'ai la tête perdue.

—Deux heures au plus, et comme les routes sont très mauvaises, par cette neige, supposons trois heures.

—Oui, c'est cela, trois heures. Et à quelle heure est-il parti ?

—Vers deux heures.
—Alors, il est arrivé ?
—C'est probable.
—Il sera ici vers huit heures. Mon Dieu, que c'est long.

Elle referma les yeux. La tante était revenue prendre place auprès du lit. De nouveau le silence se fit, plus profond, semblait-il, à cause de cette neige du dehors qui étouffait tous les bruits nocturnes. Le vent entrechoquait bien, dans le parc et dans la forêt de Russy, les branches des arbres, mais les branches ouatées par la neige, n'avaient point de craquements. Il n'y avait, pour troubler ce silence, que la plainte lointaine de la bise dans les corridors du rez-de-chaussée. Cela ressemblait à un gémissement, parti du bois ; Marguerite l'écoutait le cœur serré, et dans la vive surexcitation de son esprit, elle croyait, dans cette plainte, reconnaître comme un suprême appel, une dernière et agonisante supplication de l'officier. Et elle répéta, pour la seconde fois, tout haut, frémissante :

—L'âme de Julien ! l'âme de Julien !

L'infirmes comprit cette angoisse et vint embrasser la jeune mère avec tendresse.

—Aie confiance ! dit-elle, aie confiance !

—Oui, oui, j'ai confiance, va, il est sauvé. Dis-moi, quelle heure est-il ?

—Sept heures.

—Il reviendra bientôt. Enfin... Et mon frère ? mon frère est-il rentré ?

—Je ne sais.

—Veux-tu t'en informer ?

—Tout de suite.

L'infirmes descendit doucement. Marguerite écoutait, distraite, le bruit des deux cannes de la vieille frappant le parquet l'une après l'autre. L'infirmes resta longtemps absente. Enfin Mar-

guerite entendit de nouveau le bruit des cannes. La vieille entra. Elle vint se remettre dans son fauteuil, au chevet du lit. Le cœur de Marguerite avait cessé de battre. Sur le visage ratatiné de la vieille, ridé de mille rides et parcheminé par plus de soixante ans de souffrances, il était en général difficile de lire les émotions intérieures. Pourtant, en ce moment, il y avait dans ses yeux un tel effarement, une si horrible épouvante, que Marguerite ne pouvait s'y méprendre. Un sourd cri, pareil au râle d'un mourant, s'échappa de sa gorge.

—Tante ! mon frère est revenu ?

—Oui, fit-elle.

—Eh bien ?

—Il n'a pas voulu rien dire.

—Il les a tués. Je te dis, moi, qu'il les a tués

—Non, il faut croire plutôt qu'il n'a pas rejoint M. Rémondet et que ton enfant est sauvé !

—Alors, s'il faut le croire, pourquoi trembles-tu ? Pourquoi n'oses-tu me regarder ? Pourquoi y

fant. Le sauver, comment ? elle ne savait pas, mais elle essaierait, du moins. Elle redescendit. Marguerite n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle était seule.

L'infirmes alla, trébuchant dans la neige, jusqu'au coin du parc. Là, près de la grille de la cour, s'élevait un petit pavillon qui servait d'habitation à Patoche. Elle y entra. L'intendant était en train de dîner. Il se leva vivement en apercevant la vieille demoiselle et lui offrit un fauteuil.

—Non, monsieur, je ne veux pas m'asseoir, dit elle, j'ai à vous parler, à vous demander un service, et il faut que vous me le rendiez sans perdre une minute.

—Disposez de moi, madame.

—Monsieur, dit-elle tremblante, vous n'ignorez rien de ce qui s'est passé au château depuis quelques jours.

—Moi, madame, mais...

Et il faisait déjà un geste de dénégation.

—Ne niez pas, vous savez tout.

Il baissa la tête embarrassé.

—Un enfant est né dans cette maison, et cet enfant, en cet instant, à cette minute où je vous parle, est abandonné en pleine forêt sous ce froid aigu, au milieu de la neige, à côté de son père mort. Un pauvre petit être né de cette nuit, qu'un souffle trop fort tuerait, et qui devrait exciter la pitié des cœurs les plus cruels et les plus impitoyables.

—Mais je ne sais rien, madame, je ne sais rien, disait-il.

—C'est un grand crime que d'avoir abandonné cet enfant, monsieur ; vous ne vous rendez pas compte de la lourde faute qui va peser sur vous. Ecoutez-moi, monsieur, vous avez été sans pitié, je le serai aussi. Dussé-je déshonorer le nom que je porte par un scandale inoui, je vous livrerai à la justice.

—Encore une fois, madame, vous vous méprenez sur mon compte, dit-il humblement, en simulant un geste d'effroi alors qu'il était très calme et sans aucune terreur. Je ne sais de quel abandon vous parlez. Je n'ai bougé de Malpalu que pour aller chercher M. le comte à la gare de Blois. Depuis notre retour, je n'ai pas quitté ce pavillon.

—C'est vous qui avez indiqué à Antoine la route probable qu'avait prise M. Rémondet en emportant l'enfant.

—M. Rémondet emportait l'enfant ? dit-il avec une surprise au fond de laquelle on sentait une persistante et irritante ironie. C'est moi, en effet, qui ai renseigné M. de

Pontalès ; mais M. le comte n'a pas l'habitude de me prendre pour confident et il s'est bien gardé de me dire, en cette occasion, pour quels motifs puissants il désirait se rencontrer avec M. Rémondet.

La vieille demoiselle comprit qu'elle ne gagnerait rien à discuter avec cet homme. Elle eut recours aux larmes, suprême ressource des vieillards et des enfants :

—Monsieur Patoche, je vous en supplie. Je ne puis m'adresser qu'à vous. Il n'y a personne en ce château. Tous les domestiques sont absents. Vous seul pouvez sauver le pauvre petit d'une mort affreuse.

—Comment pourrai-je le faire ?

—En allant à sa recherche dans la forêt, en écoutant, il doit crier, pleurer, ce pauvre enfant. Enfin, je ne sais pas, moi, mais il faut le sauver, il le faut.



Rends-moi mon enfant ! Rends-moi mon enfant !—Page 20, col. 2

at il tant d'effroi dans tes bons yeux !

—Parce qu'en revoyant Antoine, pâle, sinistre, j'ai eu peur.

—Tu me jures qu'il n'y a rien de plus ?

—Rien de plus !

Et la tante détournant les yeux, parce qu'elle ne savait pas mentir, la tante, mentalement, murmurait :

—Comment lui apprendre la terrible nouvelle ? Son mari mort ? Son enfant abandonné au milieu de la forêt, dans cette neige, par ce froid.

Elle resta quelques secondes immobile, réfléchissant. Et telle était sa contention d'esprit que sa pauvre tête ne dodelinait plus. Elle se disait qu'elle ne pouvait rester impassible devant un pareil acte, en face de cette monstruosité. Elle se disait que ce serait se rendre elle-même coupable d'un crime que de ne pas essayer de sauver cet en-